

LAURENT GAUDÉ

Pour seul cortège

roman

ACTES SUD / LEMÉAC

I

DANSE, À BABYLONE

Au premier spasme, personne ne remarque rien et ceux qui l'entourent rient encore. Il a un mouvement des épaules, à peine, comme pour se protéger d'un coup invisible, un geste infime qui se perd dans la cohue du banquet, il se plie légèrement en deux et porte la main à son ventre. La douleur est si aiguë qu'elle le tétanise pendant quelques secondes mais avant qu'il ne crie, avant qu'il n'ait même le temps d'avoir peur, elle disparaît. La musique autour de lui est de plus en plus forte, capharnaüm de rires, de flûtes et de tambours. Il reprend son souffle. Il a senti, dans ses entrailles, cette chose naissante – comme un affaissement du corps, mais la douleur est passée si vite qu'il en reste étonné. Il relève la tête, constate qu'autour de lui tous les convives continuent à rire sans que personne n'ait rien remarqué, et demande alors à ce qu'on le resserve.

Elle vient de se lever et l'air du matin, face aux hautes montagnes d'Arie, s'est vidé des sons du monde : vol d'oiseaux, souffle de vent, clameur lointaine... Tout est froid et immobile. Elle est loin de Babylone, sur la terrasse de ce temple suspendu qu'elle a choisi pour refuge. Les prêtres se lèvent, eux aussi,

les uns après les autres, comme chaque matin, pour vaquer en silence à leurs tâches. Et puis, d'un coup, un d'entre eux s'immobilise sur les remparts en pointant du doigt la plaine. "Regardez !" Elle fait comme les autres, s'avance avec célérité vers le muret, impatiente de voir ce qu'il indique, mais au moment où elle pose la main sur le rebord, elle sent autour d'elle l'air se charger de menaces.

Il a repris son verre et boit à la macédonienne, comme le faisait son père, à grandes gorgées, sans couper le vin, jusqu'à être saoul et vaciller. Lorsqu'il repose sa coupe sur la table, il essaie de se lever mais n'y parvient pas et retombe lourdement sur sa chaise. L'alcool lui fait tourner la tête. Il sent les regards sur lui. Personne n'a remarqué qu'il a été traversé de douleur mais tout le monde s'aperçoit qu'il est saoul. Les visages qui l'entourent changent. Il leur fait peur lorsqu'il est ivre. Depuis le banquet de Samarkand où il a tué de ses propres mains son frère de sang Cleithos, ils blêmissent lorsqu'ils le voient perdre conscience dans le vin. Plus personne ne peut dire ce qui va naître lorsque l'alcool voile ses yeux et trouble sa diction... Il essaie de saisir la coupe qui est devant lui et que quelqu'un vient de remplir à nouveau mais ses gestes sont gourds. C'est comme si sa main ne lui appartenait plus. Elle se déplace avec une étrange lenteur et semble contourner les objets qu'il voudrait saisir. Séleucos, qui est à ses côtés, le remarque comme il voit qu'Alexandre veut parler et n'y parvient pas mais il ne dit rien. Il n'ose pas. À l'autre bout de la salle, un groupe applaudit Ptolémée qui danse au milieu des musiciens en essayant d'imiter les femmes du royaume de Sambos. Torse nu,

le corps souillé de vin, le général macédonien hurle, rit, et tous ceux qui l'entourent frappent des mains pour scander sa danse obscène. Alexandre les fixe sans que l'on puisse dire si le vacarme qu'ils font l'irrite ou l'enchanté. Cela fait des semaines qu'ils vivent ainsi de banquets en banquets, des semaines qu'ils fuient la lumière du jour qui leur vrille le crâne après leurs nuits d'ivresse. Ils mangent chaque fois comme si c'était leur dernier repas, ils chantent chaque soir comme s'ils voulaient repousser le plus longtemps possible le moment où le jour, tristement, se lèverait sur les rues vides de Babylone.

D'abord, elle ne voit rien. Elle plisse les yeux. La voix du prêtre résonne à nouveau. "... Quelqu'un vient..." De la terrasse du temple, le regard embrasse toute la plaine. Elle fixe le paysage en contrebas et aperçoit enfin un filet de poussière qui s'avance vers eux. Les prêtres du temple se pressent sur les bords de la terrasse, tous curieux et inquiets. Pour l'instant, ils ne distinguent que de la poussière au loin. Il faut attendre et les secondes sont longues. Elle ne quitte pas des yeux l'horizon. Ça ne peut pas être un homme seul. Il y a trop de poussière. Ce doit être un groupe. Les prêtres attendent. Une agitation nerveuse s'empare d'eux. Ils fixent le paysage à leurs pieds, essayant de mesurer la distance qui les sépare du cortège qui approche. Le temple est accroché à la roche, suspendu dans les airs, relié au monde des hommes par un escalier unique qu'ils ont construit de leurs propres mains. Combien de temps faudra-t-il pour que les cavaliers parviennent au pied du long escalier et commencent leur ascension jusqu'à la porte du temple ? Et que veulent-ils ?

Peut-être ne feront-ils que passer, lentement, au pied du temple, sans s'arrêter, poursuivant leur route vers la Sogdiane ? Peut-être viennent-ils pour demander des vivres et de l'eau ? Elle ne bouge pas, ne dit rien. Elle a connu cela déjà. Ici même, quelques années plus tôt, le même instant qui suspend d'un coup l'air de la journée. Elle ne sait pas qui ils sont mais il naît en elle la certitude que c'est pour elle qu'ils viennent.

J'ai choisi de vivre cachée, ici, loin du monde des hommes, à l'abri des regards, avec mon fils, seule au milieu des prêtres qui ne demandent rien et laissent le temps, lentement, passer sur chaque jour qui vient. J'ai choisi de me dissimuler dans la roche de ces montagnes et que l'on m'oublie mais je sais ce qui vient. C'est l'Empire. Il ne me laissera jamais en paix. Il fait mine de m'oublier, puis me reprend, joue avec moi sans cesse, où que je me cache, du bout de la patte, avec la cruauté d'un chat. Je ne m'appartiens pas. Aujourd'hui encore, le monde m'a retrouvée. Que me veut-il ? Il s'approche. Je ne bouge pas. Qu'attend-il de moi ? Il ne faut pas se fier au silence de la plaine, c'est le fracas qui vient...

“Af Ashra !...” Alexandre se lève. Tout le monde tourne la tête vers lui et le regarde avec étonnement. Il répète en criant : “Af Ashra !” avec autorité comme s'il était dans la mêlée d'une bataille, comme s'il levait son bras pour frapper la foule de casques et de piques qui se présentaient à lui. Les musiciens font silence. Ptolémée cesse de danser et reste immobile, au milieu de la pièce, bras ballants, le corps ruisselant, un sourire

sur le visage, ne sachant plus que faire, surpris que les rires se soient tus. Peut-être repense-t-il au visage bouffi de Cleithos qui gémissait bouche ouverte, la langue bleue, cherchant un peu d'air tandis que les mains d'Alexandre le tuaient... Peut-être a-t-il peur de son ami car il se met à crier à son tour, relayant l'ordre d'Alexandre : "Qu'on fasse venir Af Ashra..." Peithon quitte la salle pour aller chercher le jeune homme que l'on réclame. Alexandre attend, immobile. Il écoute son corps. Il sent que quelque chose est en train de croître en lui mais il ne veut pas y penser. Il veut Af Ashra parce que celui-ci est le seul à pouvoir chasser ce qui le tourmente. Il ne veut plus penser au message qu'il a reçu ce matin et qui venait d'Aigai pour lui apporter les paroles de sa mère, Olympias. C'étaient des salutations pleines d'amour. Cela fait onze ans qu'elle n'a pas vu son fils et elle s'en plaignait avec tendresse. Mais il y a eu cette question finale, après un long discours, cette question qui le hante depuis : "À qui appartiens-tu, Alexandre ?" C'est Olympias, sa propre mère, qui a posé cette question par la voix du messenger et ces mots résonnent dans sa tête. Il se rend compte qu'il est incapable d'y répondre. À qui appartient-il ? À la Macédoine pour qui il a brûlé Persépolis alors qu'il ne voulait pas le faire ? Ou au royaume achéménide dont il porte maintenant les insignes ? À qui ?... La question le tourmente jusqu'à le faire vaciller. Il s'accroche à la table devant lui. Il faut chasser tout cela de son esprit. Il fait un geste de la main, comme si ces images étaient des mouches qui tournaient autour de lui. Il veut de la musique pour disperser les questions d'Olympias. Il veut de la musique pour oublier son trouble et sa douleur. Il lui semble maintenant que sa mère est devant lui. Il entend ce

qu'elle ne dit pas, ce qu'elle n'a pas besoin de dire mais qui est contenu dans la question qu'elle a posée : elle lui reproche Cleithos assassiné. Elle lui reproche son mariage avec Roxane, l'enfant mort qui est né de cette union. Il l'entend et il veut que la musique chasse tout, "À qui appartiens-tu, Alexandre ?" Elle lui reproche la révolte des phalangistes à Opis, ses vieux soldats, vétérans fidèles de ses campagnes, qui se sont soulevés et qu'il a matés avec sauvagerie, oui, il tue des Grecs maintenant, il faut que la musique vienne et couvre tout, il s'accroche à la table, il est saoul, un des deux fils d'Antipater s'approche de lui pour le soutenir – Iolas peut-être, à moins que ce ne soit l'autre, il les confond toujours. Il le regarde avec férocité et le jeune homme, blanc comme un linge, recule. Ils ont tous peur. "À qui appartiens-tu, Alexandre ?" Il répond là, pour lui seul, avec les lèvres tremblantes : à la musique.

Ce n'est pas moi que tu attends, mais je viens, je me rapproche. Je me suis mis en route il y a longtemps de cela. Si tu savais, Alexandre... Tu seras étonné lorsque tu me verras, bouche bée. Je ne perds pas une seconde. Tu ne le sais pas encore mais le temps nous est compté. Je veux te voir, à nouveau, j'ai tant de choses à te dire, Alexandre. Lorsque tu me verras, tu chancelleras. Tu répéteras avec incrédulité : "Éricléops ?... Éricléops ?... Est-ce que c'est bien toi ?..." Oui. C'est moi. Je reviens à toi. J'ai tout l'Empire à traverser mais rien, désormais, ne saurait plus me fatiguer.

Elle reconnaît les insignes au loin, ce sont ceux d'Alexandre. Le groupe se précise : il y a huit cavaliers,

peut-être neuf... Un des chevaux est équipé d'une sorte de toile de tulle qui tombe en parapluie sur son cavalier pour le protéger du soleil et le soustraire aux regards. C'est un visiteur de marque. Une autre monture porte les couleurs du royaume. Ils doivent venir de Babylone. C'est la garde royale. Les prêtres font comme elle, ils observent chaque détail. Le temps est long. Le convoi avance au pas. Mais soudain, le cavalier de tête pique les flancs de sa monture et part au galop, droit sur la naissance du grand escalier qui monte au temple. Plus aucun doute n'est permis : c'est bien vers eux qu'ils viennent. Le reste du convoi, lentement, dévie de la route et s'approche aussi. Ils remarquent alors que le cheval équipé d'une ombrelle de gaze noire est sans cavalier. "Il est pour moi", pense-t-elle immédiatement. Elle ne dit rien. Le cavalier qui était parti en éclaireur commence son ascension. Il n'a pas posé pied à terre. Il a piqué les flancs de sa bête pour qu'elle monte les marches. Est-il possible qu'il connaisse les lieux ? Sinon, comment saurait-il que l'escalier est assez large pour qu'on puisse s'y engouffrer à cheval ? Les prêtres, autour d'elle, ne bougent pas, laissant le bruit des sabots emplir l'air. Dans quelques minutes, le cavalier sera là et tout s'achèvera. Elle ne connaîtra plus la tranquillité de ces jours lumineux où tout est vaste. Une idée la traverse alors. Elle se met à genoux, tête basse, sans regarder aucun des prêtres et elle leur parle à voix haute.

Moi, Dryptéis, fille des siècles, je me mets à genoux et je vous le demande : n'ouvrez pas. Protégez-moi. Criez par-dessus la porte au visiteur, qui qu'il soit, que vous ne me laisserez pas partir une seconde fois.

Vous le savez : je suis venue ici pour vivre en paix, loin du monde et de tout. Je veux être hors du temps. Avec mon enfant, seule. Je suis venue ici pour ne plus être la fille de Darius. J'ai quitté ma sœur – épouse d'Alexandre – et j'ai eu la force de le faire parce qu'en abandonnant mon nom, je m'éloignais de la défaite et du deuil. Je vous en supplie. Je suis à vos pieds. Ne m'offrez pas à ceux qui viennent.

Elle sent une main se poser sur son épaule, puis une autre qui l'agrippe avec douceur et fermeté par le bras. "C'est la volonté d'Alexandre..." entend-elle. Mais peut-être qu'aucun prêtre n'a parlé. Peut-être est-ce elle qui a imaginé ces mots. Les visages autour d'elle n'expriment rien. Ils vont ouvrir les portes du temple, elle le sait. Ils vont le faire parce qu'il ne peut en être autrement. Ils ne peuvent s'opposer à ce qui vient. Ils l'entourent avec douceur, font des gestes prévenants. Ils sont quatre, peut-être davantage. Ils la relèvent avec lenteur. Elle n'échappera pas à ce qui se présente. Ils l'ont relevée et elle se tient droite à nouveau. Elle ne leur en veut pas. Le monde l'appelle et il n'y a pas de refuge. Les prêtres n'y peuvent rien. Alors elle se tourne vers ceux qui l'entourent, les regarde tous, et avec une voix calme, pleine d'autorité, comme si elle régnait sur ce lieu, elle dit : "Laissez-le entrer."

Alexandre regarde longuement le jeune homme qui vient de pénétrer dans la salle. Af Ashra. Il se souvient de la première fois où il le vit. C'était deux ans plus tôt, dans les montagnes de l'Hindu Kush. Il y menait une campagne éreintante, ratissant chaque vallée,

cherchant pendant des heures les cols, traquant chaque village caché dans les roches, décimant les populations qui refusaient de se soumettre. Cela avait duré des mois et très vite il avait été incapable de savoir s'il combattait des Assacènes, des Saces ou des Massagètes. Ils se ressemblaient tous, vivaient tous dans des huttes immondes accrochées aux falaises qui sentaient la bête et la roche humide. Ils avaient progressé lentement, durant des journées de pluie sans fin, délogeant l'ennemi, enfumant les habitations. Tout était écoeurant de lenteur et d'effort, jusqu'à ce jour où il avait ordonné qu'on lui amène des musiciens. Il n'en pouvait plus des corps saignés dans le froid, des ventres ouverts dans le gel du matin, il voulait danser. On lui avait amené un groupe de cinq hommes. C'étaient des Perses du Nord, nomades. Ils portaient des étoffes d'un bleu profond qui leur laissait des traces de teinture sur la peau. Le plus jeune devait avoir quatorze ou quinze ans. Il avait de grands yeux noirs qui happaient la lumière du ciel et de longs cils de fille. C'est lui, Af Ashra, qui les emmena dans la musique. Les musiciens expliquèrent à Alexandre que lui seul savait où était la musique. Et ils jouèrent pour lui, dans les hauteurs de l'Hindu Kush, dominant le monde, oubliant pour un temps les meurtres et les grognements du combat. Ils jouèrent et Af Ashra chanta comme un dieu étrange qui ne veut pas être honoré et se cache au cœur des montagnes. C'est cela qu'il veut maintenant à nouveau. Dans la pièce, les rires ont cessé. Le vin qui s'échappe des coupes renversées finit de couler sur les tables. Il demande à Af Ashra de faire ce qu'il a fait deux ans auparavant. Il lui demande de dire où est la musique et le jeune homme, avec un calme souverain, désigne la terrasse en murmurant simplement : "Là."